

## LA PLAINTE DU PRISONNIER

Papa avait été nommé médecin en chef d'un hôpital militaire à Lemberg mais arrivé dans cette ville en ébullition, si près du front, on lui désigna un hôpital dans un petit bled appelé Kamionka-Strumilova. Ce lieu ne se trouvait pas sur les cartes mais, situé à l'embranchement de plusieurs routes, acquit une importance stratégique. Le village consistait en masures minables et était entouré de quelques maigres champs de seigle; sur les arbres se balançaient les cadavres de soi-disant espions qu'on avait pendus.

Des transports de blessés étaient déjà arrivés et attendaient dans un chaos et une saleté indescriptibles. Deux officiers polonais en uniformes élégants, parfumés et légèrement fardés, accueillirent le médecin avec des flatteries mais firent la sourde oreille à ses demandes pressantes d'un meilleur matériel médical. Papa fit nettoyer avant tout une salle après l'autre et se mit ensuite au travail; triste besogne que de charcuter cette chair déchiquetée, d'extraire des balles ou d'amputer un bras, une jambe d'un pauvre estropié pour la vie. Du sang et la sueur, voilà son travail... Dans l'après-midi une délégation de la communauté juive se présenta pour l'implorer d'empêcher le pogrom qui était annoncé pour la nuit. Papa fit mettre des sentinelles autour du village avec l'ordre de tirer sur toute personne dérangeant la paix des habitants; ce qui contraria fort les seigneurs polonais qui s'étaient promis un de leurs passe-temps favoris.

Une semaine de travail incessant s'était à peine écoulée quand un des infirmiers lui confia en grand secret qu'une colonne massive de l'armée russe se dirigeait vers Kamionka. De ce fait, l'intendant de l'hôpital, les infirmiers et les officiers avec la caisse du régiment restèrent introuvables le soir. Les blessés gémissaient que l'on les abandonnait pour les livrer sans défense aux Russes. "Je reste avec vous", dit papa fermement. Il choisit les plus valides parmi eux pour les corvées indispensables et continuait ses rondes, allait de lit en lit pour réconforter les hommes, les soigner, leur parler. Le canon tonnait de plus en plus près, l'air devint noir et irrespirable.

Le lendemain à midi papa s'assit, épuisé, pour prendre son déjeuner, consistant en une pomme lorsque la porte céda sous la poussée brutale de lances.

Trois cosaques échevelés et excités entrèrent en coup de vent et firent comprendre par des gestes que papa était leur prisonnier. "Et mes malades?" "Nitchévo", et ils le poussèrent dehors. "Où m'emmenez-vous?" "Nitchévo". Qu'allait-on faire de lui? Les soldats pouvaient l'abattre sans que personne ne s'en inquiéta. Ils l'emmenèrent le long de la voie ferrée, de plus en plus loin, et papa eut tout loisir pour contempler le village en ruines. Le feu sortait des toits, les champs étaient saccagés par les canons; des centaines de soldats y gisaient morts ou agonisants. Ca et là une forme vacillante se levait hébétée, pour chercher un abri. Des chevaux abandonnés, leurs crinières au vent, galopèrent sans but en hennissant. Le soir un groupe d'officiers russes à cheval se dirigea vers lui. Un colonel se pencha vers lui et lui dit en allemand: "J'ai voulu serrer la main de l'homme courageux qui n'a pas quitté son poste"; les officiers saluèrent courtoisement et s'éloignèrent. Papa eut encore la vision hallucinante d'une belle jeune femme blonde en robe du soir qui, dans des souliers de satin, errait comme un fantôme sur le champ de bataille, sans doute pour chercher son bien-aimé.

Puis un train arriva, haletant sous sa lourde charge, et papa fut poussé dans un wagon plein de prisonniers. Ils étaient gardés par des soldats armés qui occupèrent même les toilettes. Il y avait tant de monde que tout mouvement fut impossible. L'air était étouffant car les fenêtres, barbouillées de noir, étaient fermées hermétiquement. Où allaient-ils?

Personne ne le sut. Sur tous les visages se peignait l'angoisse, tous avaient une seule pensée: "Ma femme et mes enfants, que deviendront-ils sans moi?"

Epuisés et affamés, ils essayèrent de dormir. Ils voyagèrent toute la nuit. Le matin on leur distribua du pain noir et de l'eau chaude pour faire du thé. Puis ils arrivèrent dans une station importante où il y avait un grand branle-bas; ils se trouvaient à Kiev. Des personnes de la Croix Rouge leur donnèrent des cartes à envoyer à leurs familles et ils purent donner un premier signe de vie. Le train se mit de nouveau en marche et ils voyagèrent d'un lieu anonyme à un autre. A chaque arrêt on fit descendre à grands cris, une partie des prisonniers pour les acheminer ailleurs, et on fit monter d'autres. Parfois ils purent passer une nuit dans un baraquement d'où on les réveilla toujours aux petites heures du matin.

Finalement on fit descendre tout le monde. Ils se trouvaient dans un pays ensoleillé, quasi tropical. On les emmena dans un vaste camp de prisonniers. Les "anciens" leur apprirent qu'ils se trouvaient à Tachkent, en Russie asiatique. Tout d'abord ils étaient heureux de pouvoir remuer leurs bras et leurs jambes ankylosés et de respirer l'air frais. Ils virent avec étonnement des arbres étranges aux fleurs roses, violettes, oranges, lourdes de parfum. On avait mis les officiers pêle-mêle, les soldats ailleurs où ils étaient mal logés et mal nourris. Peu à peu des groupes se formèrent selon les affinités. Les Prussiens se montrèrent, hélas, sarcastiques et raillèrent les Autrichiens: "Alors, on a eu besoin du grand frère allemand pour vous sortir de la merde?" La vie avec les Hongrois répugnait à papa qui avait assisté à un de leurs jeux; ils avaient dressé deux chiens minables contre un chat et fermé soigneusement toutes les issues de la chambrée. Dans sa folle terreur, le chat était monté sur les murs, avait même essayé de s'accrocher au plafond, d'où il était tombé dans les gueules des chiens qui le déchiquetèrent sous le rire des hommes. Papa cherchait donc la compagnie de ses compatriotes qui semblaient moins féroces, jouaient aux échecs, organisèrent des conférences et avaient même réussi à fabriquer des instruments de musique avec les moyens du bord. Un camarade avait un jeu de cartes sur lui et initia mon père au jeu des réussites; et lui, le scientifique, passa des heures devant ses cartes, heureux lorsqu'un jeu réussit et déprimé quand il perdit.

L'état du camp était désastreux, surtout pour les malades. On n'avait ni médicaments ni sérums ou pansements. Les malades couchaient à trois ou quatre sur des planches à même la terre. La Croix Rouge ne semblait pas exister; cependant, après des mois d'attente, elle envoya une grande caisse pour les prisonniers. Ils se précipitèrent: il n'y avait que des pruneaux séchés. En attendant, il y eut des épidémies de dysenterie et de typhus, et même quelques cas de choléra. Les médecins du camp vécurent dans une rage impuissante en voyant mourir ces pauvres diables de soldats sans pouvoir les secourir.

Papa s'était lié d'amitié avec deux médecins totalement différents l'un de l'autre: Otmar Huber, jeune célibataire dont le père possédait un sanatorium à Hofgastein; et Armin Kohn, descendant d'une vieille famille de rabbins, en quelque sorte un aristocrate juif. Il était fort bel homme, grand et puissamment bâti, marié et père de quatre enfants. Ils harmonisèrent entièrement, tous les trois étant intègres et considérant leur métier comme un sacerdoce. Papa était convaincu que leur amitié durera toute leur vie.

L'épidémie du camp franchit les enceintes et s'étendit sur la ville dont le nombre de médecins était fort restreint. Le commandant du camp vint demander si les médecins du camp voulaient apporter leur aide aux habitants de la ville; ce qu'ils acceptèrent volontiers, à condition

toutefois de recevoir des médicaments et des instruments pour leurs soldats. Le commandant était fou de rage mais dût s'incliner. De ce fait inattendu, les médecins purent aller en ville, accompagnés d'escortes armées.

Pour la première fois ils purent voir la ville dans laquelle ils avaient vécu pendant de longs mois. C'était une ville des Mille et Une Nuits. Des hommes en longues tuniques blanches chevauchaient sur des chameaux ou des ânes. Des femmes lourdement voilées de tissus noirs portaient des charges sur leurs têtes. Tous les métiers se faisaient dans la rue, les teinturiers travaillaient entourés de petits ruisseaux bleu-turquoise ou orange; les tanneurs étalaient leur cuir, les ciseleurs étaient penchés sur des objets en cuivre ou en argent, les coiffeurs rasaient leurs clients devant leur échoppe, aux coins des rues des marchands faisaient frire des beignets. On vendait des jus de melon ou de tamarin, les marchés regorgeaient de pêches, de raisins et de melons d'une taille énorme. A certains endroits, des femmes et des enfants tissaient des tapis sur des fils tendus entre deux arbres. Des musulmans enturbannés, des tartares, des juifs, des chrétiens se bousculaient dans les rues étroites.

Papa entra dans des maisons sans fenêtres sur la rue et découvrit des cours successives entourées d'arcades; dans des jardins secrets jaillirent des fontaines de marbre blanc. Parfois aussi il fut appelé sous une des tentes noires de Kirghizes, jonchée de tapis précieux. Et partout on lui offrit le pain et le sel de l'hospitalité sous forme de fruits et de sucreries étalés sur de grands plateaux de bronze; et il fallait boire une tasse de thé noir. Puis il fut appelé chez un Boukhar de haut rang dont la fille unique était gravement malade; papa la guérit et Abca Babayeff, le Boukhar, en fut si heureux qu'il sut obtenir la permission du commandant du camp de laisser sortir mon père librement, quand il le désirait, pour lui rendre visite. C'est dans la maison luxueuse de son ami boukhar que papa passa les seuls moments heureux de sa vie de prisonnier. Assis en face l'un de l'autre, les deux hommes jouèrent aux échecs, fumèrent leur pipe de narguilé et burent leur thé lentement, tout en parlant en philosophes de la folie du monde. Babayeff donnait des cadeaux merveilleux à papa pour sa femme et ses enfants, et les deux amis se jurèrent une amitié éternelle. Papa promit de retrouver son ami après la guerre.

Entre temps l'esprit du camp s'était dégradé. Les hommes étaient exaspérés par les longs mois d'inactivité, par les brimades et les privations de toute sorte. Il y eut des intrigues et des querelles. De plus, ils se savaient espionnés sans savoir par qui. Un informateur anonyme rapporta au commandant tout ce qui se fit et dit. Juste à ce moment un projet des plus délicats devait se réaliser. Six jeunes prisonniers avaient préparé leur évasion depuis des mois, voulaient se rendre en Chine en passant par le Gobi. Leur projet avait été tenu strictement secret et était sacré pour leurs camarades. La veille de l'évasion, un camarade tchèque, joyeux copain, persuada l'un des six de vider une bouteille avec lui. Le jeune officier refusa d'abord, puis se soumit pour ne pas éveiller de soupçons. N'ayant pas l'habitude de la vodka et continuellement pressé de vider encore un verre, il perdit tout contrôle et, habilement questionné, dévoila son projet. Une heure plus tard, le commandant du camp donna l'ordre d'un rassemblement général dans la cour. Les six officiers furent emmenés en chaînes et livrés aux soldats russes qui se jetèrent sur eux comme des tigres et les cognèrent et piétinèrent à mort. Devant cette chair mise à vif, en entendant les hurlements inhumains des suppliciés, des prisonniers s'évanouirent ou furent pris de vomissements. Dès qu'un d'eux fit un mouvement pour venir en aide à ses camarades, il fut abattu à coups de crosse. Quand les survivants purent enfin rentrer dans leurs baraques, tremblant, sanglotant, malade d'horreur, ils jurèrent de venger ce massacre, dussent-ils périr de la

même façon. Mais le camarade tchèque avait disparu. On sut plus tard qu'il appartenait à un mouvement de libération tchèque, organisation conspirant contre l'empire autrichien. Tous les membres de cette organisation étaient protégés par les autorités russes.

Après cet incident sanglant, papa renonça à ses visites chez Babayeff parce qu'il ne pouvait pas supporter l'idée d'être escorté par un de ces soldats qui avaient participé au massacre. Jamais il n'avait été aussi malheureux ni aussi dégoûté de la vie. Même la présence de ses camarades l'irritait maintenant, il ne pouvait plus entendre leurs stupides querelles, leurs plaintes, leurs histoires personnelles cent fois racontées. Il fallait en finir. Il voulait goûter encore une fois une liberté complète, retrouver sa paix intérieure, ne fut-ce qu'un seul instant et à n'importe quel prix. Voyant un jour le gardien du camp endormi, il sortit tranquillement dans la rue et s'en alla vers la campagne. Une fois la ville derrière lui, il vit des champs de pavot, de millet, de sarrasin. Des paysans coupaient les longues tiges vertes du maïs, d'autres s'occupaient de leurs melons. La vue des champs ondulant doucement dans la brise, lui procura un apaisement merveilleux. Il comprit que, comme toujours, seule la nature pouvait effacer nos misères. Son regard embrassa le paysage exquis et se perdit dans la vue d'un coucher de soleil rouge et or, car il avait passé toute une journée dehors sans s'en apercevoir. Un paysan assis devant son jardin, lui offrit du jus de tamarin dans une coupe de bronze. En buvant, il entendit des clameurs et vit un groupe de soldats furieux fonçant sur lui. Ils l'entourèrent en criant des injures et lui mirent des menottes.

Ramené au camp, le commandant lui signifia qu'il serait envoyé ailleurs immédiatement. Papa fit en hâte sa valise, ramassa les cadeaux précieux de Babayeff et conjura Kohn et Huber de penser à sa famille si quelque chose lui arrivait. Sous bonne escorte il fut amené à la gare et voyagea de nouveau vers l'inconnu. Après une nuit de train, on le fit descendre le matin dans un village délabré et emmené dans un poste militaire. Après de longs palabres et des cris, deux soldats à cheval apparurent, sans doute des Ouzbeks, qui le firent monter sur un cheval sans selle. Ils chevauchèrent en silence jusqu'à midi. Les soldats tiraient alors un samovar de leurs sacs attachés à la selle et partageaient leur repas avec le prisonnier, galettes noires, fruits secs, et thé. Le soir ils atteignirent le dernier poste avancé et y dormirent à même le plancher. Ne sachant pas où on l'emmenait ni ce que l'on avait l'intention de faire de lui, il était néanmoins heureux d'être à l'air libre et d'avoir échappé à la monotonie morose du camp. Les deux soldats étaient des cavaliers extraordinaires. Ayant chevauché sagement pendant une heure, ils poussèrent soudainement des cris et firent des prouesses de cirque. Papa en rit et eux aussi rirent aux éclats comme des gosses heureux mais quoiqu'il sût assez bien le russe, il ne leur adressa pas la parole, sachant qu'il leur était défendu de répondre. Malgré la chaleur torride, ils portèrent des tuniques de grosse laine sur l'uniforme; les nuits étaient glaciales. Ils avancèrent ainsi pendant des jours dont papa avait perdu le compte. Le pays devint de plus en plus aride. Les champs cultivés et les habitations étaient loin derrière eux. Ca et là on vit une tente solitaire en poils de chameau. Des chevaux broutèrent à proximité, des femmes non voilées et des enfants les regardèrent passer d'un air indifférent. Une fois ils rencontrèrent un cavalier solitaire aux traits hardis; une autre fois ils durent s'écarter du chemin pour laisser passer une caravane. Les chameaux en tête, lourdement chargés, portaient des grelots, plus loin suivirent des chevaux et des ânes. Ces paquets marrons contenaient sans doute diverses marchandises, des soies et des essences, et surtout du thé de Chine compressé en briques. Ils échangèrent leurs marchandises contre le cuir russe, des ustensiles de cuisine, des armes et des fourrures. Les voyageurs, emmitoufflés sous des burnous de laine, avaient l'air grave des gens qui venaient de traverser des déserts brûlants et des montagnes de glace. Les cavaliers avaient des bottes mongoles en cuir souple, aux semelles de

feutre. L'odeur des bêtes, les nuages de poussière qu'elles soulevèrent, le spectacle singulier de ces hommes silencieux, se gravèrent à jamais dans la mémoire de mon père.

La course ininterrompue à cheval commença à écorcher mon père, il sortit un des petits tapis de Babayeff de sa valise et s'assit dessus. Le chemin montait toujours et l'air devenait plus vif. Des chardons bleus poussaient sur des rochers dénudés, des chaînes de montagnes s'approchaient de plus en plus; le paysage était grandiose dans sa nudité. Finalement ils arrivaient devant une haute colline ceinte de murailles et l'escorte emmena le prisonnier dans une forteresse austère surplombant une large vallée.

Papa se vit entouré d'une cinquantaine d'officiers allemands qui lui posèrent mille questions: d'où venait-il? Où l'avait-on fait prisonnier, depuis combien de temps était-il en captivité, pourquoi l'avait-on expédié au fort? Ils lui dirent qu'il se trouvait à Gultscha (Gul'cha), sur le plateau du Pamir, au carrefour russe, afghan et chinois - le bout du monde, quoi. Quand ils lui demandèrent à quelle arme et à quel régiment il appartenait et qu'il répondit qu'il était médecin et officier de réserve (et par dessus tout Autrichien), ils le laissèrent là. C'étaient des officiers de carrière qui parlaient uniquement de la victoire finale de l'Allemagne, de telle ou telle erreur stratégique commise ou des batailles auxquelles ils avaient participé.

La solitude de mon père fut donc complète. Il s'était attendu au courant de sympathie habituel entre prisonniers mais il fut exclu, n'existait pas. Au camp de Tachkent il avait joui d'un certain prestige, il avait participé à toutes les activités du camp et on l'avait appelé "papa" parce qu'il leur préparait tous les matins leur petit déjeuner. Un des officiers à Gultscha lui avait dit qu'ils étaient "au secret" ici et que personne au monde, sauf les militaires russes, n'avait connaissance de ce lieu. Il sentait qu'il périra ici sans ami, sans laisser de trace. Avec l'éternel refrain "Ma femme et mes enfants" dans son coeur, il regarda tristement la plaine où des petits points noirs, tentes kirghizes, se perdaient dans un lointain immense. La nuit il contempla les constellations qui semblaient plus proches et plus étincelantes qu'en Europe et se souvint que sa femme l'avait prié de s'unir à elle en pensée en regardant la lune. Des chaînes de montagnes et des glaciers encerclaient d'immenses plateaux arides et en firent un paysage lunaire, mortellement triste.

Malgré tout, l'élément humain jouait de nouveau. Le commandant du fort vint le trouver pour demander s'il voulait soigner le chef d'une caravane chinoise. On lui présenta un petit vieillard squelettique à la barbe clairsemée dont les yeux rougis étaient presque aveugles. "Vous avez une cataracte, mon ami" dit papa après un examen. "Il faut vous faire opérer", et le commandant traduisit. Le vieillard donna un signe d'assentiment et, comme il restait assis, papa dut lui expliquer qu'une opération aussi délicate ne pouvait être exécutée qu'à l'hôpital. Une autre fois on lui amena un homme solide dont une jambe était horriblement infectée. Papa l'opéra d'un gros abcès dans la cour-même et lui conseilla de baigner sa jambe régulièrement dans une décoction de plantes bouillies, sachant que le Chinois n'irait jamais dans une pharmacie. L'homme lui donna un dollar chinois que papa garda; ma soeur en fit faire une bague.

Du haut du fort papa vit mainte caravane se dérouler lentement dans la plaine comme une longue chenille noire. La rumeur d'un miraculeux guérisseur européen se répandit et des caravanes s'arrêtèrent à Gultscha pour faire soigner l'un ou l'autre parmi eux. Les Kirghizes des alentours vinrent également pour se faire soigner, et le contact avec ces gens simples et graves, si entièrement confiants, lui fit du bien. Le commandant se montra compréhensif, sachant parfaitement qu'une évasion de son fort était impossible.

Le camp de Gultscha si éloigné du monde ne fut pas épargné par les épidémies. Une

vague de typhus, transmis par des poux, décima jour après jour le petit groupe de prisonniers. Papa soignait avec son dévouement habituel ses camarades jadis si exclusifs mais ne put les sauver. Chaque jour, les survivants suivirent un ou plusieurs cercueils et lorsque les hommes entonnèrent un psaume, ils pleurèrent tous. Adieu, patrie, adieu, tous les êtres chers, adieu vie chérie...

Sa propre vie étant ainsi menacée à tout moment, il sentit l'urgence d'informer sa femme du lieu où il se trouvait et des circonstances cruelles dans lesquelles il vivait. Il s'ouvrit à un de ses camarades qui lui dévoila le secret de l'écriture au lait, permettant en toute sécurité de transmettre un message que la censure n'aurait jamais laissé passer.

Papa écrivit donc à sa femme qu'il se trouvait en punition au fort de Gultscha et qu'elle devait contacter immédiatement l'épouse d'Armin Kohn à Vienne, car il espérait, était convaincu que Kohn et sa femme nous viendraient en aide comme des frères s'il venait à mourir. Mais le jour où il découvrit des poux sur lui et crut que son heure avait sonné, le commandant le fit venir pour lui annoncer sa libération.

Les deux Ouzbeks à cheval firent de nouveau leur apparition, menant un troisième cheval par la bride. Dès que papa se mit en selle, la bête s'emballa et fila comme une flèche. Les deux soldats galopèrent derrière lui en criant et en tirant des coups de fusil en l'air. "Mais où diable vas-tu?" criaient-ils. "Demandez à mon cheval!" criait papa en riant. A trois ils réussirent à dompter la bête et rirent en se tapant sur les cuisses. Ils se remirent en route mais après un moment papa fut pris d'une terrible rage de dents et pria son escorte de l'emmener chez un dentiste. Après de longues délibérations il fut décidé de passer par Kokand qui se trouvait de toute façon sur le chemin de retour. Le prisonnier fut emmené à la baïonnette dans un cabinet de dentiste où se trouvait, malheureusement, un vieux colonel russe bouffi et violet, en train de vider une bouteille de vodka. Dans son état d'heureuse ébriété il ne fit plus de différence entre amis et ennemis et invita le prisonnier à boire avec lui. Pour ajouter un peu de piquant à la boisson, il sortit une fiole de poivre de sa poche et en versa généreusement dans les verres. Papa réussit à vider son verre sous la table mais ne put éviter les embrassades de plus en plus affectueuses du vieil ivrogne. Les deux Ouzbeks, largement servis de boisson, se montraient très animés, enlevaient leurs vestes et leurs bottes et dansèrent des danses folkloriques sur le tapis en poussant des cris. Il fallait que tout ce monde soit ivre-mort et dormît sous la table pour que le dentiste osât se montrer pour donner des soins à mon père.

A la prochaine halte, père rencontra deux camarades du camp de Tachkent, également libérés, qui lui apprirent que son nom se trouvait sur une liste d'échange entre médecins russes et autrichiens. Leur soulagement était trop profond pour se traduire autrement que par des regards. Leur joie fut cependant assombrie à la pensée des malheureux qui devaient rester pour combien de temps encore dans des camps... Leur seul espoir était que la guerre finirait bientôt.

Ils voyagèrent de nouveau dans des trains sales et puants aux fenêtres barbouillées mais qui s'en serait plaint maintenant où ils roulaient vers la liberté, où chaque kilomètre parcouru les rapprochait des leurs. Dans une station ils achetèrent du poisson frit, tout chaud, enveloppé dans une feuille de journal. De ce papier souillé ils apprirent les pertes immenses et la mauvaise situation de l'Autriche. Bien que ces chiffres furent sans doute fortement exagérés, il en restait un grain de vérité. Les trois hommes en furent très affectés et se demandèrent si leur pays n'était pas déjà conquis et mis à sac.

A la frontière finlandaise, des douaniers russes visitèrent les bagages des ex-prisonniers et

confisquèrent la moitié des beaux cadeaux d'Abca Babayeff. Puis le train traversa une partie de la Finlande et ils s'étonnèrent de la propreté extraordinaire des maisons. Ils descendirent à Haparanda, nom à jamais béni, tout au nord de la Suède, et furent emmenés dans un hôpital pimpant neuf, merveilleusement équipé, propre et bien chauffé. Ils purent prendre un bain chaud et on leur servit des repas succulents; c'était le paradis. Mais la chose qui les bouleversa le plus, c'était d'être traités en hommes libres, avec bienveillance et civilité, alors que pendant des années ils avaient été des chiens galeux que l'on brimait, punissait, voire abattait impunément. La dignité humaine est notre bien suprême.

Les grands blessés du transport furent soignés à Haparanda par des médecins compétents et avec tendresse et dévouement par des infirmières. Ebba Sandström, papa ne pouvait prononcer son nom sans larmes aux yeux.

Ils repartirent dans un train suédois propre et confortable. A travers les vitres claires ils purent admirer le doux paysage suédois sous la neige. Dans chaque station la Croix Rouge suédoise les attendait et leur distribua des cigarettes, du chocolat, des souvenirs. Les voyageurs leur firent des signes amicaux. C'était véritablement une autre planète. D'un lieu de souffrance sombre et sans espoir, ils se voyaient dans une douce lumière chaude où on savait sourire. Ils étaient libres, libres! Que de vœux et de promesses se firent en silence, que de grâces furent dites. L'avenir leur appartenait et ils le formeraient pour le bien, le bien seulement!

Le train parcourut la Suède dans toute sa longueur, traversa l'Allemagne en guerre par des chemins détournés et arriva finalement à Leitmeritz.

## LA GUERRE CONTINUE

La guerre continuait. Elle était arrivée à un stage où elle devint démentielle, aveugle, plus meurtrière que jamais. Rien ne semblait plus pouvoir l'arrêter. Des armes de plus en plus dévastatrices étaient employées; les "six chevaux ou quarante hommes" n'étaient désormais considérés que comme matériel de guerre. Les trains vomirent des mutilés, des gazés, des déterrés, des aveugles, des hommes sans bras ni jambes.

Sur le front de l'Ouest, les troupes allemandes firent face aux Français et aux Anglais qui, tous, pourrissaient dans les tranchées. Les Autrichiens se battaient désespérément contre la masse immense, et toujours renouvelée, des Russes; sur le front italien, les adversaires s'agrippèrent aux montagnes et se firent ainsi face pendant des années. La nature était dévastée, les champs déchiquetés rendus stériles, les forêts montraient des moignons à la place des arbres; des hommes avec chevaux et canons disparurent dans des marais ou dans une boue monstrueuse. Toute une génération fut fauchée, parmi elle des poètes, des musiciens, des peintres.

Sous nos fenêtres passèrent encore et toujours des régiments. On avait fait maintenant appel aux dernières réserves et on vit de pauvres vieux aux jambes tordues ou des écoliers de 16, 17 ans. En 1917 la marine russe se révolta et de grands désordres s'ensuivirent, portant le souffle de la révolte en Allemagne et en Autriche. Dans ce dernier pays, de nombreux soldats désertèrent et se cachèrent dans les forêts de Galicie et de Yougoslavie. Ils s'appelèrent "Les Frères du Cadre Vert" et furent ravitaillés par des partisans.

Arrivé à Vienne après la quarantaine à Leitmeritz, père reçut un congé de plusieurs semaines en attendant une nouvelle affectation. Pendant ce repos, il put constater la situation grave de son pays et l'état non moins désastreux de ses propres finances. La bonne attendait ses gages de deux ans et demi, Frau Schwab, payée et nourrie, venait tous les jours avec son Stani; Fanni faisait nos lessives et le repassage, une couturière à la journée retournait les vieilles robes de maman à notre usage; ma soeur et moi prenions toujours nos leçons d'anglais et le lycée privé qui nous avait fait crédit, réclamait de fortes sommes. Par surcroît le fisc fit un rappel sur les années de captivité (et fut plutôt mal reçu). Papa avait aspiré à une liberté idéale et rêvé d'une douce vie de famille; il succomba presque sous les lourdes charges qui l'attendaient. Par bonheur il fut nommé Rittmeister (capitaine de cavalerie) et devait, après le congé accordé, reprendre ses activités comme chef d'un hôpital militaire à Vienne. Il espérait donc pouvoir faire face à ses obligations dans un proche avenir. Le ministère de la guerre lui donna la médaille militaire "Pour le mérite", décoration purement humanitaire; il haussait les épaules avec un sourire désabusé;

Ses souvenirs de guerre étaient encore si vifs qu'il s'enfermait plusieurs jours dans son bureau pour en faire un récit. Avec le recul du temps et de la distance, il pensait avec émerveillement à la vie féérique au Turkestan où une population hybride de Turkmènes, d'Ouzbeks, de Juifs et de Kirghizes semblaient vivre dans une entente parfaite. Il avait aussi vu des églises chrétiennes et se souvint d'un dimanche de Pâques où les passants s'étaient embrassés dans la rue en disant "Le Christ est ressuscité". Ses chevauchées dans les plaines arides du Pamir lui semblaient irréelles maintenant. Puisque père voulut remercier personnellement le maréchal von Artz pour tout ce qu'il avait bien voulu faire pour lui, il lui rendit visite et lui montra son manuscrit. Le maréchal, qui l'avait reçu très gracieusement, en était enchanté et l'invita à donner une conférence à l'Urania. Le texte devait d'abord passer par la censure du ministère et lorsque celui-ci donna son autorisation, un soir fut fixé pour la conférence.

L'Urania, lieu de diffusion culturelle et populaire, est un bâtiment biscornu au bord du Donaukanal. Il porte sur un côté une sorte de verrue qui contient un observatoire; le reste est



composé de salles de conférences, de concerts, de cinéma pour des films scientifiques. Ce soir-là, la plus grande salle était comble car des centaines de familles de prisonniers étaient venues; ceux qui ne trouvaient plus de places, se postèrent dans les escaliers et même sur les trottoirs. Papa, calme, digne, sérieux, dans son uniforme de Rittmeister sans décorations, raconta ce qu'il avait vu et vécu en Russie pendant sa captivité. La salle était chaude et vibrante, les femmes pleuraient. C'était un grand succès et pour le conférencier et pour l'homme. Lorsqu'il eut terminé, une foule se rua vers lui pour lui demander des nouvelles des prisonniers à Omsk, Perm, Tobolsk. Il ne savait pas, avait dit seulement ce qu'il avait vu lui-même. "Et que deviennent les prisonniers évadés?" "Je ne sais pas, madame", car il n'avait pas parlé du massacre au camp de Tachkent pour ne pas affliger ces pauvres cœurs anxieux. Dans cette foule exaspérée, et plus tard dans sa vie privée, certains gens hurlèrent leur indignation et leur haine contre les Russes (et contre tous les adversaires). Papa ne partagea nullement ce faux patriotisme; il dit toujours calmement que nos ennemis étaient des gens comme nous et que seule la guerre faisait ressortir la brute dans l'homme.

Le travail à l'hôpital qu'il avait attendu avec l'ardeur d'un Bon Samaritain qui veut aider ses frères, ne fut pas une vie à l'eau de rose. L'hôpital était dirigé par un vieux colonel hongrois qui, dans sa vie privée, était un grand propriétaire terrien; sa passion se concentrait sur l'élevage des porcs. Cet homme qui n'avait jamais été au front et n'en connut pas l'horreur, voulut montrer son patriotisme en renvoyant des blessés à peine guéris au front. Il appartenait à cette classe de patriotes qui, bien au chaud et buvant leur café, jugèrent la guerre d'après les journaux, vilipendèrent les adversaires et poussèrent la jeunesse au sacrifice de leur vie. Papa devait plaider pour chaque cas car sa conscience d'homme et de médecin se trouvait constamment en opposition avec son supérieur. Finalement, lorsque le colonel avait renvoyé au front un soldat dont la blessure au poumon n'était pas guérie, papa perdit patience et s'écria: "Mon colonel, je ne comprends rien aux porcs dont vous faites l'élevage et je ne me mêle pas de vos affaires. Ici je suis le médecin et je vous prie de vous fier à ma conscience professionnelle". Il fit revenir le soldat malade. Quand il rentrait harassé de l'hôpital, ses anciens clients fidèles étaient là pour l'attendre et le supplièrent de les soigner. Ils se privaient pour lui apporter un peu de sucre ou de farine, une noisette de beurre, du lard, quelques oeufs.

Margarete et moi attendions de vivre maintenant, après le retour du père, dans une sorte de paradis terrestre fait de tendresse et de compréhension. Il n'en fut rien, au contraire, l'atmosphère de la maison était plutôt tendue. Nous ne vîmes jamais l'ivresse d'un bonheur retrouvé, d'un amour renouvelé. Maman qui avait pleuré, crié, prié pendant ces années d'absence de son mari, qui s'était morfondue jour et nuit, serrait les lèvres et ses sourcils arqués montaient plus haut. Et père s'enfermait dans un silence farouche. Je ne saurais trouver la réponse à cet énigme. Maman, bien sûr, avait été chef de famille pendant un laps de temps et avait agi indépendamment; se voyait-elle contrariée maintenant? Ou ses sentiments exaltés, trop violents, s'étaient taris, avaient dépassé la réalité? De son côté, père avait fait l'expérience de la guerre et avait vu une misère indescriptible dont il ne parla jamais. Il s'était consumé de tendresse pour nous, n'avait eu qu'un seul désir: celui de nous retrouver. Tous les deux ont dû se jurer de paver de tendresse et de compréhension la vie de l'autre. La réalité était tout autre. Maman se vit critiquée dans sa façon de vivre, père ne vit qu'une femme obstinée et deux filles à l'âge ingrat qui, toutes les trois, faisaient des demandes de plus en plus exagérées. Il insista pour que l'on réduise les dépenses; maman trouvait que notre train de vie était déjà suffisamment prolétaire et qu'il fallait coûte que coûte maintenir un certain standard de vie pour donner l'exemple d'une vie

décente et bourgeoise à ses enfants. Leurs discussions finirent en querelles qui nous rendirent très malheureuses. Était-il vraiment possible que ce couple, séparé pendant des années, souffrant intensément, se désunit après tant d'épreuves? La séparation avait fait naître un éloignement; ils avaient oublié sans doute leurs défauts mutuels et s'étaient idéalisés.

Quand nous voyions notre père s'enfermer dans son bureau et notre mère les yeux rougis de larmes, Gretl et moi pleurions amèrement sur nos oreillers la nuit. Une fois je leur criais, exaspérée: "Pourquoi n'y a-t-il jamais la paix ou de la gaieté chez nous comme chez les autres?" Mais l'atmosphère restait chargée comme avant l'orage.

Au lycée, Eichenwald nous avait donné comme thème d'essai "Le plus beau jour de notre vie" et j'avais écrit d'un trait le retour de papa et notre rencontre à Leitmeritz. Mon essai fut lu dans toute l'école, et plus tard tous mes essais connurent le même succès. Une fois aussi elle nous demanda d'apprendre par coeur une poésie de notre choix. Quand vint mon tour, je récitai une poésie de Schiller, "Le chevalier de Toggenburg" :

Ritter, treue Schwesterliebe  
Widmet euch dies Herz.  
Fordert keine andere Liebe  
Denn sie macht mir Schmerz.

Je n'oublierai pas le regard que Eichenwald me lança, d'étonnement et de compassion, car il doit être rare, en effet qu'une fille de treize ans renonce à l'amour d'un beau chevalier pour offrir l'amour à une soeur. Cet esprit de renoncement qui devint fatal pour ma vie, partait d'une inconscience totale. Sans m'en rendre compte, j'avais enregistré le drame de mes parents et vu que l'amour le plus passionné et le plus pur dégénérait chaque jour en disputes mesquines. Ma soeur et moi étions malades de tristesse et n'avions personne à qui nous confier.

Une nuit nos parents nous réveillèrent, des manteaux jetés sur leurs vêtements de nuit. Ils nous demandèrent de les suivre dans la cave. La ville était secouée par des explosions qui firent trembler les vitres et les meubles; sans doute "ils" bombar-daient la capitale. Quand nous remontions le matin, l'air était noir et sentait la poudre. Nous apprîmes que la poudrière de Felixdorf avait sauté, peut-être était-ce du sabotage. Maintenant que l'Amérique était entrée en guerre, on ne voyait plus d'issue à cette guerre. On espérait que des négociations auraient lieu et qu'un traité de paix plus ou moins honorable en résulterait.

Les mille soucis du temps de guerre nous rentraient jusque dans les pores. On ne pouvait pas oublier un seul instant: la misère des mutilés, le chagrin des familles ayant perdu un membre des leurs, les mauvaises nouvelles, le manque de nourriture.

La famille jadis si brillante de notre mère avait disparu, comme engloutie. Sa cousine Margarete avait quitté sa somptueuse maison et vivait dans une "modeste" villa à Döbling (le Neuilly de Vienne) où elle n'employa *que* six domestiques. Elle-même se promenait dans ses robes déchirées. Le monde brillant que maman avait tant aimé, disparut lentement et elle en éprouva une grande détresse. Elle ne put s'y résigner et nous parla interminablement, à ma soeur et moi, des grandes réceptions où, sous les lustres de cristal, des laquais en livrée, gantés de blanc, offraient des sorbets; et où les dames élégantes, vêtues de tulle, de satin et de dentelles, dansaient avec leurs beaux cavaliers. Margarete, qui n'en pouvait plus, cria: "Oh maman n'y avait-il vraiment rien d'autre dans ta vie que des candélabres en or, des dentelles et des beaux officiers?" Maman la regarda avec mépris. Bien sûr, sa vie avait été exceptionnelle mais en grande partie

aussi parce qu'elle-même avait été charmante. Elle nous affirma que nous étions laides, pâles, insipides, insignifiantes et que nous aurions beaucoup de mal à trouver des maris. "Quant à toi", me disait-elle, "Il faudrait trouver un aveugle de guerre pour qu'il t'épouse".

Le résultat de ce traitement encourageant fut que nous sommes restées gauches et timides en société pendant de longues années. Je fus, de plus, frappée d'une sorte d'aphonie et ne pus prononcer un seul mot quand je me trouvais en dehors de mon cercle habituel.

Un jour de 1918, papa arriva courroucé à la maison. Un simple soldat avait eu l'audace de l'arrêter dans la rue pour lui demander, assez poliment d'ailleurs, d'ôter l'aigle et les couleurs impériales de son uniforme. "Je lui ai dit qu'il était fou et que je pouvais le faire arrêter et fusiller", dit papa. Le soldat avait souri et dit qu'il y avait la révolution: "On fait la révolution, mon capitaine". Maman ne comprit absolument pas, elle était atterrée mais décousu les couleurs et l'aigle sans se rendre compte de son geste historique.

C'était pourtant vrai, les soldats abandonnèrent les fronts divers et revinrent en grand désordre vers la capitale où ils réclamèrent l'abdication de l'empereur Charles. Le pauvre empereur Charles et Zita, sa femme, sans doute animés de la meilleure volonté du monde et plus démocrates que tout ce qui s'ensuivit. Charles et sa femme se trouvaient alors dans la cour du château de Schönbrunn pour distribuer leur charbon aux pauvres. Mais non, on ne voulait plus de Habsbourg, il fallait une république. Des groupes se formaient partout pour parler avec véhémence du pour et du contre. Un soir une centaine de femmes se massèrent devant le commissariat de police d'en face; elles étaient presque toutes en uniforme de conducteur ou que sais-je, puisqu'elles devaient remplacer les hommes. Elles réclamèrent à grands cris le retour de leurs hommes. "Rendez-nous nos hommes, finissez cette guerre!" Parmi elles il y avait une grande beauté, femme inoubliable, grande et belle, en uniforme sombre, ses cheveux lui tombaient dans un flot cuivré sur les épaules. Les agents de police ne se montraient pas mais une demi heure plus tard arrivèrent silencieusement, des deux côtés de la foule, des brigades à cheval. Ils entourèrent les manifestants et les poussèrent devant eux.

### SIC TRANSIT GLORIA MUNDI

La guerre était finie. Pendant des années nous avons prié pour que la paix revienne, on l'avait désirée comme le don suprême du Ciel. Maintenant l'holocauste s'arrêtait sur les ruines de tous nos espoirs.

Notre empereur dut abdiquer et fut envoyé par les Alliés, sans moyens aucuns, comme criminel de guerre sanguinaire, sur une île malsaine du Portugal où il mourût promptement, laissant Zita avec dix enfants dans la misère.

Nous-mêmes étions trop éprouvés et trop épuisés pour nous inquiéter du partage de notre pays qui fut morcelé et offert à tout le monde.

Il restait un petit pays de montagnes avec une capitale de deux millions d'habitants.

Papa retirait l'uniforme sans regret et reprit son travail, profondément intéressé par les réformes sociales apportées par le nouveau régime socialiste.